

sans empiéter sur vos attributions, et sans sortir du cadre que je me suis tracé.

Arriver à créer, avec économie, une institution agricole accessible à toutes les bourses et à toutes les intelligences ; tel est en résumé le but de mon travail. A vous maintenant, Messieurs, de délibérer sur les moyens à employer pour atteindre sûrement et promptement cet heureux résultat.

OSSAYE.

A L'EDITEUR DU JOURNAL D'AGRICULTURE.

MONSIEUR,—Le grand but de votre Journal étant l'avancement de l'agriculture et la prospérité de ceux qui s'y livrent, qui en est une conséquence, je ne ferai aucune apologie en sollicitant une petite place dans vos colonnes pour faire quelques remarques sur un article qui malheureusement est presque entièrement négligé par nos cultivateurs, et qui cependant pourrait leur devenir très-profitable, dût-on même se contenter de le cultiver pour son propre usage, mais dont on pourrait tirer aussi un parti avantageux en le cultivant assez en grand pour en approvisionner nos marchés, et même pour en exporter au dehors. Je veux parler des produits des vergers, dont la valeur et l'importance ne sauraient être trop appréciées. Quand les fruits d'un verger seraient sans autre valeur que l'ornement qu'ils apportent autour de la ferme, ils mériteraient par cela seul aux yeux de l'homme de goût au moins le degré d'attention qu'on lui donne en général dans le district. Malheureusement cette négligence ne se rencontre pas seulement chez celui qui n'a pas les moyens de planter un verger, mais elle est à peu près générale chez tous les cultivateurs. Cet état de chose s'explique par le fait qu'on a regardé comme une loi immuable de la nature le résultat de quelques expériences, faites sans art et sans connaissance du sujet, et que la nature semble persister à maintenir en dépit de l'art le plus habilement employé. Je ne veux certainement pas

avancer la théorie absurde que l'art peut venir à bout de renverser les lois de la nature ; ce que je veux dire, c'est que très souvent la nature est mal comprise, et qu'on met sur son compte les erreurs d'une tentative mal entendue. Je dis même que les lois qui sont vraiment de la nature cèdent beaucoup à l'art bien entendu.

Au nombre des erreurs qui ont tendu à entretenir cette opinion est celle-ci, qui prévaut généralement, qu'il n'est possible de cultiver avantageusement les pommes que sur les terrains gravelleux ou calcaires, et qu'on ne peut réussir sur les terrains glaiseux. Cette erreur qui a longtemps prévalu dans ce district, et qu'on y a regardée comme une loi inviolable de la nature, nous a, je n'en ai pas le moindre doute, privés de plusieurs milliers d'arpents de verger, en cette province, et a été cause que nous avons envoyé au dehors des sommes considérables pour l'achat d'un article que notre sol et notre climat peuvent produire à la perfection. Pour prouver la fausseté de cette opinion, je vais citer un article du célèbre Dawning, et j'y ajouterai ma propre expérience pour le corroborer.

“ Les terrains glaiseux, quand ils sont bien égoutés, et quand il n'y a pas un excès de glaise, sont de bons sols pour les fruits. Généralement, ces sols sont profonds, pesants et difficiles à travailler. *Les espèces de fruits qui réussissent sur ces sols sont, les pommes, les poires, les cerises, les prunes et les abricots,* et ils y sont généralement exempts de maladies et des insectes, et rapportent très-bien. Dans un climat humide, comme celui d'Angleterre, les arbres fruitiers ne vivraient pas dans les terrains glaiseux à cause de la trop grande quantité d'eau du sol, mais il n'en est pas ainsi avec la chaude température de nos étés. Les plus belles poires et les plus belles prunes que nous connaissions, comme aussi celles dont le rapport est le plus considérable, croissent sur les bords de la *North River, sur un terrain riche et*